

Un automne éclectique à Québec

Mireille Plamondon

Numéro 126 (1), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23917ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Plamondon, M. (2008). Compte rendu de [Un automne éclectique à Québec]. *Jeu*, (126), 36–40.

MIREILLE PLAMONDON

Un automne éclectique à Québec

L'Ouest solitaire

TEXTE DE MARTIN McDONAGH ; TRADUCTION DE FANNY BRITT. MISE EN SCÈNE : MARIE-HÉLÈNE GENDREAU, ASSISTÉE DE CAROLINE MARTIN ; SCÉNOGRAPHIE : MARIE-RENÉE BOURGET-HARVEY ; MUSIQUE : PHILIP LAROUCHE. AVEC VINCENT CHAMPOUX, JEAN-MICHEL DÉRY, JEAN-RENÉ MOISAN ET ÉDITH PATENAUDE. PRODUCTION DU THÉÂTRE EMBRYONNAIRE, PRÉSENTÉE À PREMIER ACTE DU 18 SEPTEMBRE AU 6 OCTOBRE 2007.

Rivalité fraternelle

En septembre, Premier Acte amorçait sa saison 2007-2008 avec une reprise de *L'Ouest solitaire* du Théâtre Embryonnaire. Dans ce troisième volet de la *Trilogie de Leenane*, Martin McDonagh poursuit son portrait de la vie rude des habitants de Leenane, un village du Connerama situé dans l'ouest de l'Irlande. Après la création l'an dernier à l'Espace Tango, la compagnie a profité de ces quelques mois pour nous revenir avec une nouvelle mouture bonifiée.

La pièce s'ouvre sur le retour des frères Valene et Coleman de l'enterrement de leur père, qui a reçu une balle dans la tête. Ils sont suivis par le père Welsh qui veut s'assurer que tout ira bien entre eux. Comme il est un peu ivre, son inquiétude à l'égard de la violence des frères est palpable. Il voudrait que la tension entre eux s'estompe. Toutefois, dans leur environnement familial, les réflexes refont surface, et les répliques assassines volent, écorchant le prêtre Welsh au passage. Par sa visite, Girleen, qui vend aux frères de l'alcool pour arrondir ses fins de mois, attise un peu plus la tension en introduisant une rivalité amoureuse entre les deux frères. À travers les chemins tortueux que leur haine emprunte sont mis en relief les travers d'un groupe social voué à la pauvreté, au désœuvrement et à l'alcoolisme. Jusqu'à l'ultime révélation, mettant en lumière le meurtrier du père et jetant un regard neuf sur la relation malsaine qu'entretiennent les frères.

L'espace scénique établit un rapport bifrontal avec les spectateurs, créant ainsi une intimité étouffante pour ce huis clos où dominent des émotions violentes, trahissant la rivalité fraternelle. Cernés par les éléments de décor qui composent un intérieur miteux, les personnages évoluent dans un univers qui reflète la pauvreté et le manque de générosité de leurs échanges. Seuls les statuette religieuses, pièces de collection chères au cœur de Valene, la cuisinière flambant neuve, les friandises et l'alcool parlent un instant d'abondance, mais une abondance teintée de mesquinerie et d'aigreur qui ne fait qu'accroître la rivalité entre les deux frères. Ces biens, en effet, appartiennent à Valene qui en refuse catégoriquement la jouissance à Coleman. Ce



L'Ouest solitaire de Martin McDonagh, mis en scène par Marie-Hélène Gendreau. Spectacle du Théâtre Embryonnaire, présenté à Premier Acte, à Québec, à l'automne 2007. Sur la photo: Édith Patenaude, Jean-Michel Déry et Jean-René Moisan.
Photo: Marc Gourdeau.

dernier fait figure de mendiant, contraint qu'il est de supplier son frère ou de le voler pour obtenir sa part. Car c'est surtout de cela qu'il s'agit: l'interdépendance propulse les frères dans une spirale de violence où l'enjeu principal consiste à imaginer des moyens de torturer l'autre.

À cela s'opposent l'idéal d'humanité du père Welsh et l'espoir de Girleen, les deux seules personnes à rechercher encore la compagnie de Valene et Coleman. Le premier tente la réconciliation jusque dans le sacrifice de sa propre vie: désespéré devant ses propres faiblesses et incapable de surmonter l'atmosphère de découragement qui empoisonne le village, le père Welsh se suicide, abandonnant ainsi les frères à leur sort, mais leur intimant le devoir de faire la paix. La mort du père Welsh, dont elle est amoureuse, dépose Girleen du rêve qui l'habitait encore, celui de pouvoir un jour donner et recevoir de l'amour.

Dynamique, la mise en scène de Marie-Hélène Gendreau est particulièrement efficace. Mais c'est dans la direction d'acteurs qu'elle fait mouche. Le jeu des comédiens, en effet, est juste et profond, entraînant les spectateurs au cœur du conflit où se déploient les forces vives de la haine fraternelle et de la fidélité filiale. Le tandem que forment Jean-Michel Déry en Coleman et Jean-René Moisan en Valene est en ce sens parfaitement réussi. Vincent Champoux est admirable et touchant: il parvient avec aisance à transmettre le conflit intérieur qui assaille le père Welsh, terrassé par ses idéaux et une coupante lucidité. Il est finalement emporté par sa propre impuissance.

Discret mais omniprésent, le concepteur sonore Philip Larouche soutient la montée de la tension dramatique avec une habileté et une originalité certaines. Il produit des sons d'ambiance avec des objets usuels tels des bouteilles de vin, un pied de micro, etc. Grondements de tonnerre, cliquetis métalliques et souffle du vent rendent bien l'aridité et la sécheresse du paysage, en concordance avec celle des cœurs.

À tu et à toi

TEXTE D'ISABELLE HUBERT. MISE EN SCÈNE DE JEAN-SÉBASTIEN OUELLETTE, ASSISTÉ DE VÉRONIQUE CÔTÉ; DÉCOR ET LUMIÈRES: BERNARD WHITE; COSTUMES: JENNIFER TREMBLAY; MUSIQUE: MARC VALLÉE. AVEC NANCY BERNIER, ÉRIKA GAGNON, FRANCE LA ROCHELLE ET CHRISTIAN MICHAUD. PRODUCTION DE LA COMPAGNIE DRAMATIQUE DU QUÉBEC, PRÉSENTÉE AU PÉRISCOPE DU 16 OCTOBRE AU 3 NOVEMBRE 2007.

Où il est question d'amitié et du temps qui passe

Dans *Boudin, révolte et camembert*, Isabelle Hubert mettait en scène des commerçants qui, le soir venu, jouaient leurs employés aux cartes, se les échangeant sans



À tu et à toi d'Isabelle Hubert, mis en scène par Jean-Sébastien Ouellette. Spectacle de la Compagnie dramatique du Québec, présenté au Périscope à l'automne 2007. Sur la photo : Christian Michaud, Nancy Bernier et France LaRochelle. Photo : Nicola-Frank Vachon.

égard aux désirs ou à la volonté de ceux-ci. L'humour acerbe et le mordant du texte conféraient à l'ensemble un cynisme que l'on retrouve dans *À tu et à toi*, qui m'a paru cependant plus abouti. L'auteure y jette un regard lucide mais empreint de tendresse sur les désillusions de la trentaine concernant l'amitié, la carrière, les idéaux. Elle s'interroge aussi de manière très personnelle sur le sens de son travail, sur la part de la vraie vie inhérente à toute fiction et sur les responsabilités de chacun face à son propre engagement dans l'existence.

Une soirée festive réunit Chantale, Christine et Catherine, la veille du remariage de Christine, où les souvenirs, les grignotines et les plaisanteries sont au rendez-vous. Autrefois amies inséparables, les deux premières sont maintenant à couteaux tirés, l'une reprochant à l'autre de vivre un bonheur cousu de fil blanc, alors qu'elle-même s'enfonce dans le ressentiment d'une vie ratée. Catherine, quant à elle, est à un moment charnière où elle s'interroge sur le sens de sa vie d'auteure de théâtre. Toutes trois regardent en arrière et mesurent le chemin parcouru. Lorsque David se joint à elles, ramené par Chantale sortie faire une course, cet ancien Casque bleu, ennemi juré de Catherine au secondaire, provoque une prise de conscience chez elle qui lui permet de retrouver la foi en l'écriture.

Avec beaucoup de justesse et de sensibilité, mais sans jamais tomber dans la sensiblerie, Isabelle Hubert touche aux contradictions qui nous habitent dans nos rapports avec les autres. Elle met en relief les différents visages de l'amitié et pose la question : qui sont nos véritables amis ? Comment se manifeste réellement l'amitié ? Est-ce ceux avec qui nous partageons les mêmes intérêts et que nous choisissons de côtoyer ? Les amis le sont-ils en jouant un rôle important à un moment précis de notre vie ou par

la fidélité avec laquelle, discrètement, ils nous accompagnent et nous suivent ? Du même souffle, l'auteure démontre que le pardon et la compréhension viennent souvent à bout des inimitiés.

La mise en scène de Jean-Sébastien Ouellette respecte le caractère réaliste du propos. Seules des projections de photos de finissants sur le côté de la scène viennent rappeler que nous sommes au théâtre. La pièce se déroule dans la maison de Chantale. D'une grande simplicité, l'intérieur de l'appartement sert aussi de lieu où, par un jeu d'éclairages précis, les souvenirs de Bosnie de David affluent par moments. Le décor de Bernard White divise l'espace en deux pièces à l'avant-scène et une autre, qu'on devine plus qu'on ne la voit, en arrière-plan. La musique des années 80 fait lever un vent de nostalgie supplémentaire pour ceux qui, comme les personnages, étaient adolescents à cette époque.

Bien que le rythme souffre à l'occasion de quelques longueurs, on en ressort touché par le propos, charmé par la simplicité et l'honnêteté de la proposition artistique.

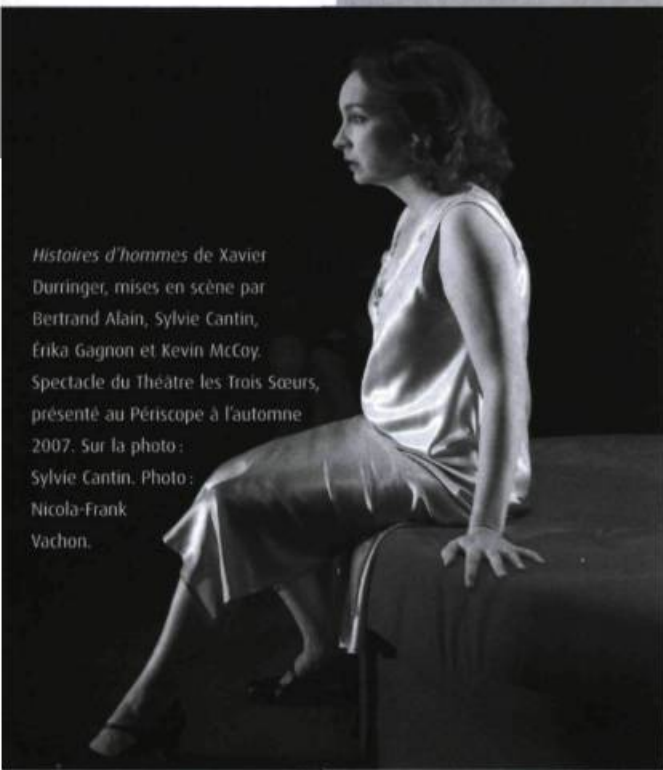
Histoires d'hommes

TEXTE DE XAVIER DURRINGER. MISE EN SCÈNE DE BERTRAND ALAIN, SYLVIE CANTIN, ÉRIKA GAGNON ET KEVIN MCCOY : SCÉNOGRAPHIE : ERICA SCHMITZ ; LUMIÈRES : LOUIS-MARIE LAVOIE ; MUSIQUE ORIGINALE : MARC VALLÉE ; MOUVEMENTS : LYDIA WAGERER. AVEC SYLVIE CANTIN. PRODUCTION DU THÉÂTRE LES TROIS SŒURS, PRÉSENTÉE AU PÉRISCOPE DU 20 NOVEMBRE AU 2 DÉCEMBRE 2007.

Impression de lupanar

C'est d'abord l'espace qui frappe. Tout autour de la salle, des gradins habillés de coussins en velours rouge forment une arène douillette dans laquelle prennent place les spectateurs. Au centre, un immense pouf rond, lui aussi en velours rouge, tient lieu de canapé-lit capitonné. Lumière tamisée, ambiance feutrée, le studio de création Marc-Doré du Périscope est méconnaissable sous la touche sensible d'Erica Schmitz. Déjà en place, la comédienne, dans une pose nonchalante, attend que tous soient assis. Un verre à la main, en nuisette, elle dégage un ennui certain. On la devine déjà revenue de bien des illusions.

Le texte de Xavier Durringer répertorie une cinquantaine d'histoires graves ou drôles, espiègles ou tristes, qui rendent compte d'expériences féminines, le plus souvent amoureuses, vécues avec des hommes. Le choix du Théâtre les Trois Sœurs fut d'en sélectionner un certain nombre et de les confier à une seule comédienne, Sylvie Cantin. Elle relève avec brio le défi de soutenir l'intérêt des spectateurs



Histoires d'hommes de Xavier Durringer, mises en scène par Bertrand Alain, Sylvie Cantin, Érika Gagnon et Kevin McCoy. Spectacle du Théâtre les Trois Sœurs, présenté au Périscope à l'automne 2007. Sur la photo : Sylvie Cantin. Photo : Nicola-Frank Vachon.

pendant près d'une heure et demie avec ces histoires qui finissent par composer le destin d'une femme. Toute vulnérable au centre de l'arène où elle tourne sans fin autour de sa vie amoureuse, la comédienne subjugué le public, qui devient témoin de ses élans, de ses déceptions, de ses prises de conscience. Débordante de séduction, elle ne peut s'empêcher d'interpeller à l'occasion les spectateurs masculins, créant ainsi une charmante et coquine complicité qui rallie toute la salle. L'aire de jeu, très originale, renforce la connivence entre la comédienne et le public notamment parce que tous sont témoins des réactions des autres. Les spectateurs, selon les soirs, prennent même part au spectacle en intervenant avec la comédienne. Sylvie Cantin fait des prouesses pour conserver l'ambiance naturelle et décontractée. Généreuse et attachante, elle établit un climat de chaleureuse sympathie avec le public.

L'espace contraint pendant les déplacements, qui deviennent parfois monotones. La plupart du temps, en effet, la comédienne n'a pas d'autre choix que de tourner autour du pouf central. La mise en scène de Bertrand Alain, Érika Gagnon, Kevin McCoy et à laquelle a pris part également Sylvie Cantin réussit parfois à casser cette monotonie. Les gradins sont utilisés à quelques reprises pour parader en hauteur et ainsi dominer les spectateurs, ou encore pour créer un effet dramatique en isolant la comédienne lors de la lecture, entre autres, d'un texte plus émotif. En utilisant le pouf pour s'étendre, se prélasser, y grimper ou y sauter, Sylvie Cantin rompt aussi habilement avec la démarche rapide qu'elle s'impose autrement.

Au sortir du spectacle, il n'en demeure pas moins que c'est avec le cœur léger et le sourire aux lèvres qu'on rentre chez soi. L'expérience était suave. En outre, comme il y a beaucoup de promesses dans cette proposition théâtrale et qu'une reprise est probable, nous pouvons espérer voir ces *Histoires d'hommes* atteindre leur pleine maturité. **J**